

que ce sont des vapeurs de whiskey qui l'ont formé.

—Evidemment. Ce nuage contient aussi toutes les injures que se sont adressées les orateurs pendant la lutte ; cet énorme cumulus va se condenser au dessus de l'Atlantique et jeter ses impuretés dans l'immense réservoir où elles disparaîtront. Demain, il fera beau, on retournera au travail, au bureau, à l'atelier ; les ennemis de la veille se seront la main, tout rentrera dans le calme et Dieu veuille qu'il reste au fond de nombreux cœurs... le remords.

—Comment, pourquoi le remords ? Vous devenez sinistre.

—Non, je suis vrai. Car je parle de ceux qui ont vendu leur vote ; et s'ils n'ont même pas de remords, c'est que leur conscience est complètement pervertie et qu'ils n'ont pas d'honneur.

En ce moment j'entendis des cris nombreux et l'on me dit que chaque parti réclamait la victoire.

Le lendemain, je ne sais qui avait réellement gagné mais mon philosophe de la veille avait raison, il faisait très beau ; quelques âcres senteurs vous prenaient encore à la gorge, mais tout était calme, la bataille était finie, je vis des adversaires dîner ensemble, et les fabricants de whiskey d'Ontario, juifs aux doigts crochus, comptaient leurs écus.

La vente avait produit des sommes folles, et le poison des maladies physiques et morales épouvantables :

Et je me rappelais ce vers terrible de Victor Hugo :

La conscience humaine est morte dans l'orgie.

* * * Oui, le nuage a tout emporté ; espérons le au moins. Reposons-nous, cherchons dans le ciel épuré des idées plus grandes. Lisons ensemble ces jolis vers que François Coppée vient de composer sur l'Hiver :

Songes-tu parfois, bien-aimée,
Assise près du foyer clair,
Lorsque sous la porte fermée
Gémit la bise de l'hiver ;

Qu'après cette automne clémente
Les oiseaux, cher peuple étourdi,
Trop tard, par un jour de tourmente
Ont pris leur vol vers le Midi ;

Que leurs ailes, blanches de givre,
Sont lassées d'avoir voyagé ;
Que sur le long chemin à suivre
Il a neigé, neigé, neigé ;

Et que perdus dans la rafale,
Ils sont là, transis et sans voix,
Eux dont la chanson triomphale
Charmait nos courses dans les bois ?

Hélas ! comme il faut qu'il en meure
De ces énigrés grélotants !
Y songes-tu ? Moi, je les pleure,
Nos chanteurs du dernier printemps.

Tu parles, ce soir où tu m'aimes,
Des oiseaux du prochain avril ;
Mais ce ne seront plus les mêmes,
Et ton amour attendra-t-il ?

* * * Montréal attend Sarah Bernhardt.

Sarah, dont un écrivain a ainsi esquissé le portrait :

« Actrice merveilleusement douée, peintre et sculpteur, écrivain maniant la plume avec une grande facilité, jolie femme abusant du droit qu'ont ses pareilles de se montrer fantasques et capricieuses, Mlle Sarah Bernhardt est devenue une des personnalités les plus curieuses et les plus en vue du monde parisien. Faisant à la scène d'admirables créations, s'improvisant directrice de théâtre, écrivant dans les journaux, montant en ballon, se mariant, se reprenant, distribuant à droite et à gauche des coups de cravache retentissants, jetant l'or par les fenêtres, poursuivie par ses créanciers, saisie, vendue, passant d'un hôtel princier à un hôtel meublé, regagnant en quelques jours une fortune, bonne et insupportable, adorée par les uns, exécrée par les autres, elle a rempli de son nom l'ancien et le nouveau continent ».

Sarah, qui est en ce moment à New-York, vient encore de faire parler d'elle. Il semble que l'âge, —elle a 47 ans— ne mettra jamais de plomb dans cette tête étrange.

En débarquant à New-York elle a prévenu le chef de police qu'un artiste français, M. Garnier, avait sur elle un pouvoir magnétique malfaisant, qu'il la subjuguait complètement et qu'il devait arriver prochainement pour la tuer.

Une surveillance fut exercée sur les nouveaux arrivants et un beau jour, M. Garnier, qui venait tout simplement se promener, fut très surpris de recevoir la visite du chef de police. On s'expliqua à la satisfaction de tout le monde, sauf de Sarah, car celle-ci apprenant l'arrivée de son ennemi supposé eut des crises... à la Sarah Bernhardt.

M. Garnier, fatigué du bruit qui se faisait autour de son nom, a pris le bateau samedi dernier.

* * * Pour donner une idée de l'excentricité de la femme il suffit de citer l'anecdote suivante :

Il lui prit un jour fantaisie d'aller jouer Shakspeare en anglais à Londres.

Elle fit venir une maîtresse d'anglais :

—Je voudrais savoir l'anglais très vite, très vite, mademoiselle. Je prendrai volontiers une leçon quotidienne, mais je n'ai à vous donner qu'une demi-heure par jour...

—C'est suffisant !

—Seulement... ah ! seulement, il faut vous arranger pour que cette demi-heure soit de deux heures à deux heures et demie du matin ! Je n'ai que ces deux quarts d'heure là de libres.

L'histoire ne dit pas si la grande artiste a vraiment appris l'anglais.

Lin Leduc

CHRONIQUE

PARIS LUMIÈRE

Le jour est terminé.

L'ombre aux larges ailes de moire a envahi le fond du ciel et furtive s'est glissée partout, le long des murs, sous les portiques et à travers les tentures des fenêtres.

Mais en un instant, comme à un signal donné—protestation de l'homme contre les ténèbres—la ville est en feu. La foule des becs de gaz s'allume sans nombre, clignote, palpite et alignée de chaque côté des rues jette à la nuit des jets intenses d'une clarté victorieuse. Des files interminables de lumières, comme des gemmes splendides enchâssées dans des écrans de verre, ou comme des cierges infinis et rapprochés, baignent le pavé de poudre d'or et donnent aux grands boulevards l'aspect de rubans en fusion. Toutes ces flammes tranquilles et protégées, immobiles comme les veilleuses d'un temple ont des allures mystérieuses et dans la nuit sont pleines de mysticité.

Les fenêtres une à une s'éclairent ; les devantures des cafés, et des magasins s'illuminent. Les glaces sous les bougies et les lampes ont des embrasements et le poli des cuivres, la braise des diamants, les reflets des cristaux, l'éclat des pierreries, crevant les yeux, jaillissant des vitrines ont des effets de kaleidoscope monstre qui fascinent et éblouissent.

Les fanaux des voitures qui sont légion s'animent, brillent et concourent à cette nouvelle mise en scène. Toutes ces lampes colorées, aux fusées jaunes, vertes ou bleues, glissant sans secousse, à la sourdine, sur les pavés muets, apparaissant, fuyant, disparaissant, tantôt lentes, tantôt rapides, nous font croire à un jardin féerique, réalisant une page des *Mille et une nuits* et peuplé d'âmes en peine, actives, infatigables et phosphorescentes. De loin c'est un vaste défilé de torches radieuses, ou bien une immense procession de flambeaux multicolores, groupés sans ordre, allant, venant, se croisant, se dépassant et formant entre eux mille dessins lumineux dont l'ensemble dégage

une grisserie à la fois étrange et délicieuse. Parfois on dirait un bal de lanternes chinoises tourbillonnant en sarabande joyeuse et décrivant comme une ronde cabalistique.

La Seine aussi rougeole sous les mille et un reverbères des ponts. Ici ce sont des éclaboussures de sang larges et rutilantes ; plus loin les lumières renversées dans l'eau, allongées comme des gerbes, nous donnent le spectacle d'un incendie. Ce nous semble un reflet de forge intense agité d'un tremblement venu des vagues, un croisement de lances écarlates brandies par des mains invisibles ou bien encore un amas de sabres brisés, sanglants et démesurés !

D'innombrables bateaux-mouches portant à leur proue et sur leurs flancs des verres scintillants, aux nuances variées—messagers nocturnes aussi agiles que s'ils avaient des ailes—sillonner la rivière, s'y mirent et en pointillent le fond de constellations qui s'y promènent.

Tous les squares, les ronds-points, les places publiques, les avenues rivalisent de rayonnements. Une infinité de lampes gonflées comme des ballons d'or versent autour d'elles une exubérance de lumière en faisceaux blonds. Quelques soleils électriques—opaques clairsemées mêlées à une rivière de topazes—y joignent leur étincellement bleuâtre et un peu vacillant.

Ces groupes de foyers ardents mettent de toutes les teintes au cristal des fontaines capricieuses et noient le ciel d'une buée diaphane où l'œil est content de s'arrêter et de se reposer de l'intensité des miroitements qui lui arrivent de partout. Et cette zone transparente, un peu lumineuse, qui semble un bloc de l'atmosphère en incandescence, est rayée des noires silhouettes des monuments nationaux qu'elle entoure et couronne en forme de nimbe gigantesque.

En somme cette profusion de points ignés, de rubis énormes, d'étoiles accessibles, de lampions stables ou mobiles, de langues de feu diaprées mêlées à tous ces bruits qui montent dans l'air, aux rumeurs qui s'y heurtent, aux parfums subtils qui y flottent ; à tout ce qui est la plainte des uns et la chanson des autres ; à tout ce qui se dit, se fait, se pleure sous le ciel et ne s'y rend pas, vaut mieux que le vin le plus capiteux et vous enivre mieux que le meilleur alcool. Et le soir, seul, au cours d'une promenade à pieds, vous ne pouvez éviter le vertige que vous jettent sans cesse ce débordement d'effets d'optique, d'oscillations multiples, de scintillements vifs, et cet éclat d'yeux innombrables qui vous fixent et vous poursuivent incessamment. C'est une séance d'hypnotisme, vous sentez votre tête qui s'en va et titubant vous rentrez chez vous cuver cette ivresse qui ne coûte rien et dont chaque soir on peut se payer le luxe.

Et dans cette pâle esquisse de ces clairs-obscurs incomparables, j'évite de parler de la voûte céleste aux somptueux décors, apparaissant parfois comme une grande coupe d'argent renversée, tachetée de vers luisants et venant doubler la magie de cette lutte entre l'ombre et la lumière, de ce déploiement de génie pour vaincre le noir géant des nuits !

En face de ce tableau digne d'un meilleur pinceau, on ne peut s'empêcher de songer que la ville-lumière, au point de vue banal et matériel, est bien à la hauteur de la ville-lumière au point de vue plus relevé de l'intelligence. On avait assez vanté, redit, chanté sur tous les tons les attributs de Paris comme foyer des arts, des sciences et des lettres. J'ai voulu mettre cet autre détail en relief et l'on saura maintenant que la ville la plus géniale est peut-être aussi la mieux éclairée du monde.

D. R. Lherminier

Paris, 11 Place du Panthéon.

Un journal qui serait rédigé par ceux qui se plaignent toujours des journaux serait une grande curiosité !

Il y a des gens qui sont tellement paresseux qu'ils se plaignent quand ils sont obligés seulement de lever les yeux.